

L'homme qui ne nage pas

GUY CHEVALLEY

L'idée m'est venue d'un coup. L'enfant nous cassait les pieds depuis une heure. Le tuer aurait rendu service à tout le monde. Je me serais levé, j'aurais été me tremper les orteils dans la mer et j'aurais fait mine de m'intéresser à son château de sable. A la première occasion, je lui aurais fourré la tête dedans, puis j'aurais attendu. Il se serait à peine débattu et ses sursauts auraient passé pour un jeu.

Une vieille dame m'aurait regardé du coin de l'œil sous la bordure de son chapeau de paille, inclinant le menton en guise d'approbation. A moins qu'elle ne chasse une mouche. Le temps de cette distraction, l'enfant aurait cessé de bouger. Ne pouvant pas laisser le corps à cet endroit, je l'aurais ramassé pour courir jusqu'à l'eau en hurlant, comme s'il s'agissait pour moi de le divertir contre son gré, à la sauvage.

On s'enfonce facilement dans la mer, sur plusieurs centaines de mètres. Quand l'enfant serait devenu trop lourd, je m'en serais débarrassé en le jetant maladroitement devant moi. Il aurait flotté un moment, le courant l'aurait retourné et emporté, sans réussir à m'emmener avec lui.

Je serais revenu au rivage en marchant à pleines foulées par-dessus les vagues désireuses de me coucher. Sciés, les muscles de mes cuisses, et le soleil cognant sur mes épaules – le retour est plus fatigant que l'aller. Sans parler du poids moral de cet acte très spontané.

*

Maintenant l'enfant a vraiment disparu.

Au début, cela ne ressemble qu'aux cris de sa mère, de son père, puis de ses sœurs et de son frère. Les amis de la famille s'en mêlent. Les autres estivants se redressent sur leur transat et tendent le cou, telles de vieilles tortues ridées. D'autres se regroupent sous leur parasol, font corps pour se protéger de l'adversité, à la manière d'un troupeau de zèbres. Moi, je suis seul. Je reste assis sur ma serviette, bras autour des genoux, et j'observe l'horizon.

Il n'y a rien à l'horizon.

L'heure tourne, le soleil commence à décliner. La chaleur qu'il laisse sur la peau est très douce à ce moment-là de la journée. On voudrait que ça ne finisse jamais; mais cela doit finir. Et puis la plage se vide de ses occupants, la famille du gamin continue de hurler. Le père met ses mains en porte-voix et crie le nom du petit dans toutes les directions. Ses gosses font pareil, histoire de s'occuper. La mère demande aux derniers vacanciers présents s'ils ont vu l'enfant. Elle colle l'écran de son téléphone en face de leurs yeux, ils ont aussitôt un mouvement de recul. C'est si violent que personne n'a envie de lui répondre.

Debout, j'époussette le sable qui colle à ma peau et mes poils. Je secoue ma serviette dans le sens du vent. Je me mets en marche pour remonter la plage. Il y a d'abord le sable propre et blond qui ressemble à du *zuchero greggio*, puis les restes d'algues séchées à traverser, ceux que la marée viendra reprendre, mêlés aux saletés des touristes, les mégots, les bouteilles, les mouchoirs, enfin j'arrive au macadam. Il est cuisant, j'enfile mes tongs et un t-shirt. C'est là que sont garées les voitures.

Je repère un type qui me ressemble un peu: ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, d'ici ou d'ailleurs, il a l'air seul aussi. On se rend volontiers service dans la région, je lui demande s'il veut bien me ramener en ville. Il me dit de monter et nous roulons. Il porte des lunettes de soleil avec une cordelette noire qui passe derrière sa tête. Très prof de sport.

– Tu as passé une belle journée? il demande.

Je confirme. A présent, je le reconnais. Vers trois heures, Camillo – il me serre la main tout en conduisant avec décontraction – s'est livré à une série d'exercices physiques, une gym inspirée du yoga et de la capoeira. La différence entre lui et moi, je l'ai trouvée, tient à sa volonté qu'on le remarque. Il se mord la lèvre inférieure souvent, une sorte de tic, en me disant que ça ne le gêne pas qu'on le regarde.

– Tu aimes ça? je résume.

– Oui, j'aime ça.

Nous sommes déjà arrivés: la pension où je loge ne se trouve qu'à cinq minutes de route. Juste assez pour que le trajet soit pénible à pied, surtout avec le soleil. Sur mon indication, le 4x4 ralentit et stationne sur un accotement, pile devant la petite propriété. Camillo se propose de m'emmener en voiture à la plage demain matin.

– Je passe devant chez toi de toute façon, il insiste.

Je le remercie, on se serre la main encore à travers la fenêtre ouverte, on sourit d'avoir trouvé de la compagnie. Il redémarre, un nuage de poussière s'élève et je m'éloigne de quelques mètres. Le véhicule a disparu lorsque je pousse la porte en bois de la pension, qui donne dans une cour délabrée. Une vieille cloche rouillée tinte pour annoncer mon arrivée.

Depuis la cour, j'entends des voix qui rient très fort dans le salon – ma logeuse regarde la télévision toute la journée – et je reconnais aussi le bruit du ventilateur de plafond. Je passe le nez par la porte-fenêtre et la trouve sur le canapé, immobile sous les grandes pales dorées qui tournent, en face d'un jeu où les candidats répondent à des questions de culture générale. Elle se lève par politesse, malgré les signes que je lui fais de rester assise.

– Vous avez passé une belle journée?

– J'ai été à la plage.

– C'est bien... Vous mangez là ce soir ou au village?

– Au village.

J'agite la main en guise de salut et je me retire après beaucoup de «bonsoir» échangés.

Ma chambre est spartiate: un lit tiré au carré, une chaise de paille, une télévision qui capte peu de chaînes et aucune dans ma langue, enfin un vase avec des fleurs artificielles. Devant ma porte-fenêtre, il y a une table branlante et une chaise en plastique, l'installation parfaite pour une dernière cigarette avant de dormir. Mon habitude. Non, en fait – je ne m'y adonne qu'en vacances.

Dans le miroir de la salle d'eau, vétuste, j'examine ma peau. J'ai pris un léger coup de soleil aux épaules, marquées d'ombres roses. Quelque chose dans mon visage a changé, il me semble plus affûté. Peut-être qu'il a pris des couleurs aussi, l'éclairage est faiblard. Je me déshabille dans cette pièce exigüe; son unique fenêtre possède des barreaux et rien pour la fermer. Cela m'a désarçonné hier soir à mon arrivée. Maintenant je m'en moque.

La douche fonctionne mal. La tuyauterie menace de se rompre à l'intérieur des murs et l'eau a un drôle de goût, celui de la tourista, alors je la recrache. Je la laisse couler dans mes cheveux, puis cascader le long de mon dos, sur mon torse et mes membres, en emportant le sel, le sable et la sueur.

Après avoir somnolé un moment nu sur mon lit, j'enfile une chemise et un short, je ressors. Tout paraît plus calme – mon corps est plus calme. Le dernier rayon de soleil a fondu. Désormais, les insectes se font entendre et le crépuscule du soir rend l'atmosphère humide, presque suffocante. Dans la cour, sous mes semelles, la terre semée de cailloux et de plants secs, un ancien potager peut-être, crisse horriblement. Un détecteur de présence se déclenche et sa lumière m'éblouit. Je me tire de là vite fait. La cloche rouillée tinte pour me dénoncer.

Des voitures me frôlent en l'absence de trottoir. Il y a peu à marcher jusqu'au village, j'atteins les quelques rues piétonnes du centre: des familles cherchent un restaurant, des couples regardent les vitrines, des jeunes s'alcoolisent sur les bancs publics, comme partout. Très vite je me retrouve dans les artères sans commerces, je dois faire demi-tour. J'avise une baraque où un type vend du poisson frit à l'emporter, une *grigliata di pesce*, entre le fish & chips et le kebab. Je mange ma barquette avec une fourchette en plastique, assis sur les marches d'escalier d'un quelconque bâtiment public.

Lorsque j'ai terminé, je jette le tout dans la première poubelle. Repas de solitaire.

Retourné à la pension, je trouve le portail fermé et je dois l'ouvrir avec une vieille clé qui a tiré sur le tissu de ma poche toute la soirée. Un miracle que je ne l'aie pas perdue. Je parviens à éviter que la cloche ne sonne mais j'en oublie le détecteur de présence, qui m'aveugle encore une fois. Je me glisse jusqu'à ma chambre. Sur la table du dehors, quelques fruits ont été posés par ma logeuse, exprès pour moi. Je dévore une pêche, lèche mes doigts et jette le noyau au loin.

Plus tard, revenu à cette place en caleçon, je fume ma cigarette du soir, la tête appuyée contre le mur. D'ici, on n'entend pas la mer hélas, même en tendant l'oreille. On n'entend rien du tout en fait, hormis les insectes – pas une vie humaine.

Pour éviter un incendie, j'écrase mon mégot dans un cendrier poussiéreux. La logeuse m'a tanné avec ça quand je suis arrivé: surtout, pas de mégot par terre. Je laisse la porte-fenêtre grande ouverte pour jouir d'un petit courant d'air. Une fois au lit, j'imagine la journée de lendemain et une forme d'impatience joyeuse remplit ma tête et mes rêves. J'ai hâte d'y être.

biblio

De Fiel et de Fleurs

L'Age d'homme, 2019.

Vivre près des tilleuls

Avec le collectif AJAR, Flammarion, 2016.

Cellulose

Prix Adam 2016, Olivier Morattel Editeur, 2015.



PHOTO DAMIEN STRICKER

bio

Guy Chevalley est né en 1985 à Genève, où il vit. Après avoir remporté plusieurs concours d'écriture romands, il est récompensé par le Prix du Jeune Ecrivain de langue française en 2010 et fait paraître son premier roman, *Cellulose*, en marge de diverses publications en recueil et en revue. Il est l'un des membres fondateurs du collectif littéraire AJAR, et codirige avec Noémi Schaub Paulette éditrice, maison spécialisée dans la fiction courte.

Le texte que nous publions ici est extrait de la nouvelle «L'homme qui ne nage pas», qui fait partie d'un recueil en cours d'écriture. **CO**

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]littérature. ch] et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.